

tout ce bruit et cet éclat, songer aux conquêtes d'un ordre positif. Ces conquêtes peuvent se résumer en quelques mots : plus d'aisance par le bon marché. Si la terre se montre avare, si les aliments, malgré toutes les portes ouvertes, restent à des prix excessifs, l'industrie nous doit quelques compensations. Il faut qu'elle prélève sur les ressources de la communauté une part de moins en moins grande et allège incessamment le poids du privilège dont elle jouit. C'est son devoir; celui du gouvernement est de l'y rappeler quand elle y manque; il est armé pour cela. Une exposition permanente des produits à bon marché aurait ce sens et cet effet : elle serait un aiguillon pour les fabrications en retard et un flambeau toujours allumé sur les voies du perfectionnement. Il y a donc là une initiative utile et remplie de promesses : Dieu veuille qu'elle n'avorte pas!

DES MÉTAUX PRÉCIEUX.

JOAILLERIE, ORFÈVRETERIE, BIJOUTERIE.

J'arrive un peu tard pour parler des industries qui se rattachent au travail des métaux précieux, et je serai bref. La joaillerie, l'orfèvrerie et la bijouterie sont des sœurs qu'il est difficile de séparer; elles se confondent par plusieurs côtés, visent aux mêmes effets et s'adressent, ou peu s'en faut, à la même clientèle. Toutes les trois appartiennent à la France à bien des titres et tiennent, parmi nos industries de luxe, un rang que personne ne leur conteste et que confirme un témoignage évident, l'imitation au dehors. Elles ont tout ce qui constitue un art sérieux et éprouvé, des luttes d'écoles, des changements de manière, des maîtres et des élèves, des noms glorieux et une longue suite de traditions. Elles ont de plus ce mérite fort apprécié que tout en elles ne

périt pas et que le prix de la matière survit aux révolutions de la main-d'œuvre.

Ce serait une fort belle histoire que celle des métaux précieux et du rôle qu'ils ont joué dans le monde, une histoire mêlée de bassesse et de grandeur et où la plume serait souvent trempée de sang humain. Quand il s'agit d'or et d'argent, involontairement on se reporte à cette conquête du Nouveau Monde où une poignée d'aventuriers espagnols, excitée par la vue du butin, suffit pour réduire des royaumes florissants et soumettre des populations innombrables; on songe aussi à ce mouvement contemporain qui a entraîné vers les déserts de la Californie et de l'Australie cette foule de spéculateurs de toutes les conditions, ivres jusqu'à la férocité, fouillant, sous l'empire d'une fièvre qui dure encore, les flancs des rochers et les sables des rivières pour demander à la fortune, au prix d'un jour de souffrance, ce qu'ils n'auraient pu en obtenir pendant une vie entière vouée à un travail obstiné. L'histoire de l'or et de l'argent, c'est presque l'histoire des peuples et des civilisations depuis qu'on en a fait le signe et la mesure de la richesse par suite d'un concert presque universel.

Même renfermés dans leur emploi somptuaire,

les métaux précieux offriraient une étude pleine d'intérêt à qui voudrait rechercher les métamorphoses qu'ils ont subies, les modes de traitement, les procédés, les formes auxquels on a imaginé de les soumettre. Depuis l'idole massive jusqu'aux bijoux en filigrane, où le métal n'est qu'un fil étiré, que de combinaisons ingénieuses, que de prodiges de patience et d'habileté de main! Toutes les nations qui ont passé sur la terre en y laissant une empreinte et un nom ont connu à un certain degré cet art de travailler les métaux et d'en varier les façons suivant les goûts, les habitudes et les mœurs des classes qui devaient en faire usage. Il faut lire dans Juvénal et dans Pétrone le détail des ornements qui entraient dans la toilette des dames romaines; c'est à confondre nos petites vanités et nos petites prétentions. Pline raconte qu'à un souper de fiançailles Lollia Paulina, qui fut depuis la femme de Caligula, portait pour 40 millions de sesterces (8 millions de francs à peu près) de perles, d'émeraudes et de diamants. A cette magnificence, il est vrai, étaient attachées quelques servitudes; les bracelets pesaient jusqu'à dix livres; les pendants n'étaient pas moins lourds, et, composés de plusieurs étages de pierreries, déchiraient l'oreille ou l'allongeaient disgracieusement. Mais les

femmes se prêtent volontiers à de tels supplices; elles en supportent, même aujourd'hui, d'aussi raffinés avec une résignation au moins égale à celle de Lollia et sans avoir autant de millions de sesterces à étaler. Chaque peuple a ses goûts : les sauvages se fendent les narines et les lèvres pour y introduire des disques de bois; nos grand'mères portaient des cerceaux en osier, leurs petites-filles ont la crinoline.

Le travail des métaux précieux resta longtemps en France entre les mains des moines et limité aux ornements d'église. Saint Éloi, orfèvre avant d'être évêque, avait mis l'un des premiers l'industrie sur cette voie, et les procédés d'exécution passèrent de couvent en couvent comme une propriété et un privilège. De là ces missels chargés de pierreries, ces belles croix ciselées, ces chasses et ces reliquaires dont les congrégations religieuses tiraient un certain orgueil et où elles luttaient de magnificence. Au milieu de guerres interminables, d'invasions qui mettaient le royaume en péril, le grand luxe n'avait d'autre abri que les chapelles et les églises; il y demeura confiné jusqu'aux jours de la Renaissance et quand l'art se réveilla sous l'influence des maîtres italiens. Le Primatice et Benvenuto Cellini, attirés

par François I^{er}, parurent au Louvre, et une révolution s'opéra : l'un renouvela l'architecture et la peinture, l'autre l'orfèvrerie et le travail des bronzes. Quoiqu'il y ait eu depuis lors bien des variations dans ces arts et bien des litiges d'écoles, il n'est pas hasardé de dire qu'ils obéissent encore à l'impulsion puissante qu'ils reçurent de ces hommes de génie, toujours imités et restés inimitables.

Ce qu'on y peut remarquer également, c'est une conformité constante avec l'esprit qui règne. Ni les arts ni les industries n'échappent à cette condition. S'ils ont leur vie propre, indépendante des temps et des lieux, ils s'imprègnent néanmoins et presque à leur insu des sentiments, des goûts, des préjugés dominants; comme toute chose, ils ont leur date. Voyez les bronzes, l'orfèvrerie, la joaillerie, la bijouterie même depuis Louis XIV jusqu'à nous. Comme les formes répondent bien aux époques et s'y assortissent pour ainsi dire! Tant que l'Italie nous donne des reines, c'est l'art florentin qui prévaut; il fait partie de la suite des Médicis et entre avec elles à la cour. Tout s'en ressent, les dagues ciselées, les poignées d'épée, les bijoux de femmes, les bronzes, les objets de décoration. Date mémorable pour le travail des métaux précieux et qui en rap-

pelle les chefs-d'œuvre ! La salière de Cellini et le coffret de Farnèse s'en détachent comme deux merveilles ; mais combien d'autres morceaux de prix on pourrait citer encore, coupes en sardoine, en jaspe, en lapis, armes plaquées d'or, décorées d'émaux, pendeloques ornées de pierres précieuses, bougeoirs encadrés d'émeraudes et d'onyx, camées montés sur vases !

Avec Louis XIV, cette variété d'ornements, ces délicatesses de la main-d'œuvre s'effacent devant un art plus sévère et qui vise à la majesté. Les allures de la cour ont changé ; elles ont perdu la grâce et la familiarité italiennes ; le caprice et l'abandon n'y sont plus soufferts. La cour est une école de respect, et tout s'y conforme, costumes et parures. Dès lors Benvenuto est abandonné ; Le Brun et le cavalier Bernin donnent le ton ; une règle rigide remplace la fantaisie ; on en revient à des formes plus guindées, où rien ne rappelle ni la naïve recherche du moyen âge ni la hardiesse d'imagination des Florentins. La bijouterie s'efface, l'orfèvrerie devient fastueuse. Non pas qu'il n'y ait eu çà et là d'heureuses exceptions : Balin, s'inspirant du Poussin, exécuta les vases de bronze de la terrasse de Versailles, encore appréciés de nos jours, et on en citerait d'autres

après lui ; mais ces exceptions mêmes font ressortir ce qui manque à l'ensemble de ces travaux. Il faut arriver au règne de Louis XV pour retrouver les libertés et les caprices de l'art. A un excès, il est vrai, succède l'excès contraire : c'est l'éternelle histoire de l'esprit humain ; on osa trop après avoir trop peu osé. Les aberrations du Barrochini firent école ; ce fut à qui enchérirait ; de témérités en témérités on alla jusqu'aux extravagances. N'importe, les barrières étaient brisées de nouveau. Il y a dans la liberté quelque chose de fécond qui survit à l'abus qu'on en fait et aux écarts qui l'accompagnent. A force de bizarrerie on devait rencontrer l'originalité. Jamais l'orfèvrerie et la bijouterie n'avaient tant multiplié les essais ni plus audacieusement cherché leur voie. Les Germains s'y firent une place à part dans une suite d'ouvrages délicats, très-étudiés et d'un grand mérite d'ajustement ; ils réglèrent le goût de l'époque tout en y cédant et formèrent de nombreux élèves. De là nous viennent ces bijoux couverts de sculptures repoussées, émaillées et ornées de pierreries, ces guirlandes, amours, coquilles et rocailles contournées, ciselées en relief ou gravées, ces piqués sur écaille, formés de petits clous d'or réunis en dessin et empruntés à la Chine, compositions

capricieuses et pleines de mouvement et où l'imagination de l'artiste pouvait se donner libre carrière.

Sous Louis XVI le mouvement s'arrête et l'art reprend un peu de sévérité ; on est sorti du régime des favorites ; la cour se réforme et les parures aussi. Plus d'exagération de style ; les bijoux sont plus simples et moins chargés d'ornements ; c'est sur les émaux que l'effort se reporte ; il y en a d'unis et de transparents dans toutes les nuances, bleus, gris de fer, opalins ; on en décore les bronzes, les tabatières, les bonbonnières, les étuis, même les meubles ; quelquefois, sur un fond d'émail, on distribue des perles et des diamants qui forment des chiffres, des étoiles, des losanges ; on y enchâsse aussi des portraits. C'est encore de l'enjolivure, mais elle est plus sobre que celle du règne précédent ; il se fait évidemment un retour déjà sensible au moment où la couronne change de main, plus marqué à mesure que l'on se rapproche du régime révolutionnaire. Quand la tourmente éclate, tout ce luxe s'évanouit ; bijouterie, joaillerie, orfèvrerie, bronzes de prix disparaissent dans ce tourbillon qui emporta tant de choses ; à peine resta-t-il, comme dernier débris, quelques bijoux d'un or équivoque représentant des faisceaux, des triangles, des bonnets phrygiens,

et même des guillotines. Voilà les seules parures permises ; les autres sont frappées d'interdit, même les boucles d'argent aux souliers. On dirait que les métaux précieux sont retournés dans les entrailles de la terre ; on n'en voit sous aucune forme, ils font partie de la liste des suspects et émigrent pour cause d'opinion.

Quand vient le Directoire, ils osent se montrer de nouveau, quoique timidement, et ne reprennent bien courage que sous le Consulat et l'Empire ; encore faut-il qu'ils passent à un creuset où ils s'épurent de tous les souvenirs du passé. L'Empire n'entend pas raillerie ; il veut avoir un genre à lui, et ne s'accommode ni des bergeries ni des rocailles. En fait de traditions, il remonte aussi loin que possible et se rattache à ce monde antique dont le pinceau de David vient d'évoquer les trésors. Adieu les Amours joufflus dont naguère on était si prodigue ; moutons et houlettes sont relégués sous la remise ; ils feraient une triste figure au milieu des décharges des mousquets et des fanfares des clairons. Comme les régimes qui l'ont précédé, l'Empire a son art et ses artistes, un art à son image et des artistes à sa dévotion. On sculpte le marbre, on couvre la toile, on façonne l'or et l'argent, on cisèle le bronze comme

il convient de le faire chez un peuple qui a le sabre au poing et va d'épopée en épopée. Tout est romain ou grec, ornements, décorations, meubles, bijoux ; on n'en sort que pour tomber en pleine mythologie. Si dans cet entraînement universel quelques dissidents, comme Prudhon, essayent de ne relever que d'eux-mêmes, il n'y a autour d'eux ni école ni adhérents ; ce sont des protestations solitaires. La vogue est à l'imitation, à une imitation d'où la vie est absente. Le marbre ne s'anime pas, la toile est sans couleur ; rien ne respire, rien ne se meut dans ces créations d'emprunt, revêtues d'une fausse grandeur et d'une fausse majesté.

Ce qui manqua surtout à l'Empire dans ce plagiat de l'art ancien, ce fut une notion exacte de cet art. La paix seule et des voyages plus récents devaient en révéler les richesses. Ni la civilisation étrusque ni la civilisation assyrienne n'avaient livré leur secret, et on en était aux rudiments de l'industrie grecque et égyptienne. Quelques hommes pourtant marquèrent alors dans l'orfèvrerie, et entre autres Auguste, Odiot père et Biennais. C'est à eux que l'on doit presque tous les travaux qui ont un caractère officiel. Auguste exécuta la tiare du pape et des nefs du service offert à l'empereur par la ville de Paris ; Odiot

père, le berceau du roi de Rome, en collaboration avec Thomire ; Biennais, une très-riche soupière que MM. Percier et Fontaine avaient dessinée pour l'impératrice Joséphine. Sauf le berceau, dont les dessins sont de Prudhon, aucune de ces pièces ne supporterait aujourd'hui l'examen. Il en est de même des objets de bijouterie, qui ne sortent pas de quelques modèles reproduits à satiété : armilles en forme de serpent, anneaux unis, colliers de corail, scarabée ou camées, et vers 1812 bijoux en or mat, que l'on décora d'ornements hémisphériques, parsemés de petits grains d'or. Ce fut la grande vogue du temps.

Avec la Restauration, l'industrie s'anime ; on n'est plus assourdi par le bruit des armes, la paix a franchi les mers et donné à l'activité du pays un vigoureux essor. Il y eut alors pour les arts une séve et une floraison nouvelles. On les discuta comme on discutait toute chose ; ils eurent leurs partis, leurs journaux, ceux-ci pour la résistance, ceux-là pour le mouvement. Qui ne se souvient de ces luttes, et parmi les contemporains combien y ont pris part ! Tout se ressentit de l'esprit qui dominait, l'esprit de contrôle et de controverse ; volontiers on allait aux extrêmes, soit dans la louange, soit dans le dénigre-

ment. L'art était une arène où l'on échangeait des défis avant d'en venir aux mains. Que de confusion, mais aussi que de vie ! Comme tous les travaux qui relèvent de l'imagination, l'industrie des métaux précieux fut entraînée dans ce mouvement et jetée dans cette mêlée. Il y eut deux camps parmi les orfèvres, comme il y en avait deux parmi les écrivains. Les uns, comme MM. Cahier, Odier père et fils, restèrent fidèles aux formes sérieuses ; les autres, comme MM. Fauconnier et plus tard Froment-Meurice, abandonnèrent l'imitation anglaise et se composèrent une sorte d'originalité à l'aide d'autres emprunts faits au moyen âge, à la renaissance et au dix-huitième siècle. Ce fut des ateliers de Fauconnier que sortit cette révolution, et il faut ajouter que, si elle lui valut un peu d'honneur, en revanche elle lui coûta sa fortune. En industrie on n'innove qu'à ses dépens, et le succès même n'est pas une indemnité suffisante. Déjà Auguste, trop téméraire pour son temps, avait vu sa vogue et sa célébrité aboutir à une déconfiture ; il en fut de même de Fauconnier, dont le nom n'avait pas eu moins d'éclat et à qui l'on doit l'aiguière du duc de Bordeaux, le service du duc d'Angoulême et le vase de La Fayette. L'auteur de ces travaux si célébrés,

trop célébrés peut-être, mourut indigent et ne laissa pas de quoi payer ses funérailles.

C'est qu'il y a dans l'industrie des métaux précieux deux éléments qu'il faut savoir y maintenir en équilibre : d'un côté, ce qui tient à l'art, de l'autre, ce qui tient au commerce. Si on n'est pas un bon orfèvre sans le juste sentiment de l'art, on ne l'est pas davantage sans quelques notions du calcul et une saine appréciation de ce qui convient aux clients. Presque toujours ceux qui font à l'imagination une grande place dans leurs travaux méconnaissent les conditions essentielles de leur carrière. Ils ont alors des prôneurs et mènent un grand bruit ; ils s'assurent même ainsi le privilège des ouvrages d'exception, les commandes du gouvernement, la fourniture de quelques maisons opulentes ; c'est un tribut que l'on paye au nom, tribut plus forcé qu'on ne le suppose et où la convenance a moins de part que la vanité. Mais ce qui manque à ceux qui penchent trop de ce côté, c'est la vente courante, ce sont des affaires régulières et suivies, c'est l'esprit commercial en un mot. Ainsi s'expliquent ces chutes soudaines qui paraissent incompatibles avec des réputations si bien assises et des ouvrages en possession d'un tel crédit. Réunir dans une juste mesure la har-

diesse et la prudence, ne pas s'endormir dans la routine et ne pas se jeter dans les aventures, avoir en vue le grand, le vrai public, et non ces groupes d'amateurs qui crient à tout propos au miracle et se passionnent pour des raffinements de mauvais goût, voilà les qualités du bon joaillier et du bon orfèvre, celles qui trompent le moins et n'exposent à aucune déchéance; ce sont les plus rares aussi, et ne les possède pas qui veut.

Quoi qu'il en soit, après Fauconnier la révolution est faite, d'autres en recueilleront les fruits. A la sobriété des ornements a succédé une certaine intempérance de style. En vain les plus réservés essayent-ils de s'en défendre; le mouvement devient impérieux, aucun art n'y échappe; force est de céder. C'est ainsi que s'est formée l'école nouvelle, dans laquelle se sont rangés, à côté de noms nouveaux, tous les anciens noms de la joaillerie et de l'orfèvrerie. Mais si l'élan est commun, déjà les rôles se partagent; les uns savent régler leurs allures, les autres en sont à l'emportement et ouvrent la campagne sous l'empire d'une ivresse qui ne les abandonnera plus. Pour s'éloigner avec plus d'éclat de ces compositions trop réglées, empruntées aux Anglais ou léguées par l'empire, ils se jettent dans des

excès de fougue ou de mouvement qui déparent leurs œuvres les plus admirées. Ils veulent tout éteindre à la fois et tout résumer dans un art hybride; la naïveté du moyen âge, la délicatesse de la renaissance, l'enjolivure du dix-huitième siècle; ils prennent ici un détail, là un procédé, et tirent de cette confusion des genres des effets qui ne sont pas tous louables ni heureux. Comment en serait-il autrement? Au dehors ils n'ont point de juges, mais des complices; leurs écarts sont ce qu'on applaudit le plus; la vogue est acquise aux témérités. On pourrait citer tel orfèvre, tel dessinateur qui n'ont fait leur chemin et rendu leurs noms populaires qu'au moyen de compositions déjà frappées d'un désaveu et qu'on dirait sorties de cerveaux en délire. Comme toutes les révolutions, celle-ci dépassait ses limites; l'arc avait été trop tendu dans un sens, on le tendait trop de l'autre: ainsi vont les choses humaines.

Aujourd'hui, et à en juger par l'exposition actuelle, il semble que cette effervescence se soit un peu calmée. Dans l'orfèvrerie, il y a bien encore çà et là des corps qui pèchent par l'anatomie, des groupes forcés, des attitudes où l'on trouverait beaucoup à reprendre, de la confusion et des exagérations sensibles dans le dessin, des erreurs de per-

spective, des combinaisons plus prétentieuses que vraies, plus bizarres que satisfaisantes; il y a aussi, dans la bijouterie, une certaine affectation de manière, une incohérence, des défauts d'ajustement et des écarts de goût qui frappent l'œil le moins exercé; mais c'est là un dernier tribut payé à une épidémie récente, et il est aisé de s'assurer que dans l'ensemble il s'opère un retour vers des formes moins équivoques et des compositions plus sensées. Déjà on tient compte, plus qu'on ne le faisait naguère, des règles immuables de l'art, hors desquelles il n'y a que des succès éphémères, de la correction du dessin, de la pureté et de l'harmonie des lignes, conditions fondamentales dont on ne s'affranchit pas impunément; on s'essaye à être sobre sans sécheresse, simple sans froideur, digne sans paraître emprunté; on se modère enfin, on s'amende, on se règle, on rentre dans le giron des grandes écoles qui ont su allier la hardiesse et le respect des traditions, le calme et le mouvement, la grâce et la majesté.

Que dire maintenant de cette exposition qui a si longtemps tenu l'Europe en haleine et qui bientôt ne sera plus qu'un souvenir? Dans les métaux précieux et les pierreries, presque toutes les maisons importantes y ont figuré et soutenu leur ancienne

renommée. Rien de bien nouveau ni de bien éclatant depuis l'exposition de Londres, mais un ensemble d'efforts heureux et dignes d'être encouragés. Il y a des noms qui s'en détachent et qu'on est accoutumé de voir à la tête de leur industrie et de leur art; dans la joaillerie, MM. Bapst et Lemonnier; dans l'orfèvrerie, MM. Vetché, Froment-Meurice, Rudolphi, Wiese, Marrel, Dafrigue, Auguste-Paul, Bapst et neveu, Maurice Mayer, Durand et Lecointe. Citer ce qu'ils ont exposé de remarquable serait bien long et aujourd'hui superflu. Il y a des objets qui ne vivent plus que dans les mémoires, comme le magnifique diadème de MM. Bapst, leur parure en diamants et rubis, leur ravissante résille dont chaque maille est relevée d'une pierre précieuse, leurs fermoirs d'un si grand goût et d'un si haut prix et tant d'autres merveilles d'une richesse à la fois délicate et sévère. Si quelque jour nous devons retrouver ces joyaux, qui tenaient si peu de place et avaient tant de valeur, ce sera sur des fronts ou sur des épaules qui les feront mieux ressortir et sous l'éclat de bougies qui en multiplieront les feux. Il en est de même des parures de M. Lemonnier, de la garniture de robe de M. Rouvenat, des bracelets de M. Duron, des châtelaines et des broches de M. Le-

coïnte. Dans l'ensemble, la joaillerie a montré une grande sûreté d'exécution, et il faut dire à sa louange qu'en aucun temps elle n'a eu de ces écarts que l'on peut reprocher à la bijouterie et à l'orfèvrerie.

Quand on parle de cette dernière industrie, il est impossible d'en séparer le nom de M. Froment-Meurice. Il est mort récemment, dans la force de l'âge et dans la maturité de son talent. Après Fauconnier, c'est lui qui a le plus osé et marché le plus résolument dans la voie des découvertes; il a fait école, et il lui est arrivé ce qui arrive à tous les maîtres, ses élèves n'ont pris de lui que ses défauts. Personne n'a recherché plus studieusement les origines et les procédés de son art ni fait plus d'emprunts heureux aux industries du moyen âge et du monde byzantin. Ses œuvres capitales sont connues : un surtout modelé d'après Jean Feuchère; le coffret du comte de Paris; la toilette de S. A. R. la duchesse de Parme; les épées du général Cavaignac et du général Changarnier; le beau triptyque en style allemand; la série des coupes des quinzième et seizième siècles; les bracelets, les châtelaines dans les styles byzantin et mauresque. L'exposition actuelle n'ajoute rien à ces titres, elle les confirme seulement;

il n'y a à remarquer que des fleurs de pierreries reposant sur des feuillages émaillés, des coupes, des vases d'or avec nielles en argent qui encadrent des figurines en ronde bosse.

Près du nom de M. Froment-Meurice se place naturellement celui de M. Vetché; c'est encore un maître, et un maître qui rappelle les Florentins. M. Vetché a ce don rare d'exécuter lui-même ce qu'il compose et de manier avec un égal succès le crayon et l'ébauchoir. Les débuts de M. Vetché dans la grande orfèvrerie eurent quelque chose de romanesque et de mystérieux dont les amateurs et les antiquaires se souviennent. Il parut alors, sans certificats d'origine, des objets en repoussé dans le style de la renaissance : boucliers, vases, armets, plats d'argent d'un mérite supérieur et d'une délicatesse rare. D'où venaient ces morceaux? On ne citait ni les musées ni les cabinets, et pourtant l'exécution était si achevée que personne ne consentait à y voir un produit de l'art contemporain. La vogue s'y attachait, une vogue longtemps anonyme et dont quelques initiés seuls avaient le secret. Enfin M. Vetché se nomma et signa ses ouvrages : son talent l'avait trahi. Depuis ce temps il est à la tête de son industrie pour l'invention, l'originalité et le caractère

particulier qu'il imprime à tous ses travaux. Il n'emprunte qu'aux anciens maîtres, et il emprunte en maître. Un beau vase d'argent repoussé, dont le sujet est tiré des gravures de Marc-Antoine et qui représente Neptune et Galatée entourés de tritons et des sirènes, lui assigna un rang dont il ne devait plus déchoir. D'autres morceaux, devenus populaires, n'ont fait qu'ajouter à sa renommée : l'aiguière des centaures et des lapithes, le vase représentant le combat des dieux contre les géants, la coupe d'argent exécutée pour M. de Vandœuvre; enfin les deux boucliers qui figurent, l'un le Massacre des Innocents, l'autre l'Apothéose de Milton, et dont le dernier a eu les honneurs d'une double exposition, celles de Londres et de Paris.

C'est évidemment de M. Vetché que s'inspirent aujourd'hui les fabricants et les dessinateurs à qui manque le génie de l'invention. Quand M. Vetché a fait des vases, ils ont fait des vases; aujourd'hui ils se mettent à sa suite pour faire des boucliers. Chaque exposant a voulu avoir le sien : boucliers de chasse, boucliers héraldiques, boucliers numismatiques, boucliers fantastiques, boucliers épisodiques, boucliers allégoriques. A les voir en si grand nombre, on se croirait revenu aux temps d'Homère ou

aux époques de chevalerie. A la bonne heure, voilà les armes; mais où sont les preux? A coup sûr, ceux qui combattent en Crimée ne s'accommoderaient pas de hochets pareils; ce serait une faible ressource contre la brutalité des boulets. Restent donc les faisceaux d'armes et les panoplies; si répandu qu'en soit le goût, je doute qu'il suffise à l'écoulement de tant de boucliers, et plusieurs sans doute, faute d'emploi, iront où va la vieille argenterie, au creuset et à la refonte.

J'ignore si cette influence de M. Vetché sur l'industrie qu'il exerce a été remarquée; elle m'a paru manifeste, plus manifeste que celle M. Froment-Meurice, dont on a beaucoup parlé. M. Froment-Meurice n'était qu'un homme de goût et presque un amateur; M. Vetché est un véritable artiste, qui imagine même quand il imite, et s'est composé un genre à lui du mélange de divers genres. Dans ses travaux il est aisé de reconnaître ce qui lui appartient à côté de quelques réminiscences. Le Neptune, par exemple, où il s'inspire de la renaissance, prend un caractère d'originalité dans ses ornements distribués sur des fonds unis ou granulés, dans ses monstres fantastiques bigarrés de détails gravés et ponctués avec un soin extrême. Dans l'aiguière, dans la coupe d'ar-